

## Prologue

Le couple d'architectes habitait une splendide maison à flanc de coteau qui surplombait un lac de plaisance. Ils avaient choisi cet endroit serein de la province champenoise pour élever leurs trois enfants, loin du stress de la capitale qu'ils avaient quittée sans regret. C'était la maison de leurs rêves !

Il était tard. Monsieur LeBihan regardait un reportage sur les éléphants d'Afrique qui captait toute son attention. À ses côtés, sur le canapé, sa femme dévorait le dernier livre d'Amélie Nothomb.

Le salon était séparé des chambres par un long couloir aux murs blancs agrémentés de tableaux modernes colorés. À cette heure, les trois enfants auraient dû dormir depuis bien longtemps et cela aurait été probablement le cas sans l'intervention de trois silhouettes noires venues les réveiller. Terrorisés, ils ne comprenaient pas pourquoi leurs parents ne répondaient pas à leurs appels au secours.

Sans ménagement, les inconnus les avaient regroupés tous les trois dans la chambre de la benjamine qui sanglotait. Le cadet avait uriné dans son pyjama et laissé une traînée humide sur les lattes du parquet. Seul le plus grand ne montrait pas sa peur. Il était trop tétanisé pour cela.

L'un des agresseurs s'approcha de lui et l'empoigna tandis que ses complices attachaient les deux autres, à l'aide de cordages, aux pieds du lit. L'aîné traînait des jambes, se débattait pour ralentir l'inconnu qui le menait

jusqu'à une chambre d'ami. Mais sa force ne valait rien en comparaison de celle de l'homme en noir. Bientôt, un cri strident s'éleva dans la maison.

L'inconnu revint dans la chambre, marchant d'un pas lent, mais déterminé. Cette fois-ci, il détacha la corde retenant la fillette et la tira à travers la pièce par le bras. Son petit frère s'époumonait à appeler ses parents qui ne venaient toujours pas. Quelques minutes plus tard, sa sœur poussa à son tour un hurlement déchirant.

L'homme en noir revint à nouveau dans la chambre où le petit dernier agrippait de toutes ses forces le pied du lit. Les trois agresseurs se tenaient à présent au-dessus de lui. Il savait que tout était fini. Pourtant, lorsque l'un d'eux le détacha enfin, dans un sursaut, il se glissa entre ses jambes et s'enfuit dans le couloir. Ses petits pieds martelaient le parquet. Mais déjà, il entendait des pas lancés à sa poursuite. Heureusement, dans cinq secondes, il serait dans le salon où son père devait se trouver. Cinq, quatre, trois, deux, un !

Il voyait enfin la tête de ses parents dépassée du canapé. Soudain, il comprit qu'eux aussi devaient être morts. Pourquoi sinon n'étaient-ils pas venus les aider ? Mais en contournant le canapé, l'enfant découvrit un spectacle effarant. Ils étaient tranquillement occupés, l'un à regarder la télévision, l'autre à lire.

L'homme en noir qui le suivait n'eut aucune difficulté à attraper l'enfant qui restait immobile, anéanti. Il le porta dans la pièce où son frère et sa sœur avaient été précédemment conduits. Là, il aperçut leur corps gisant au sol. Tandis qu'on l'attachait à son tour sur le lit, le petit garçon pleurait. Il était à présent persuadé que ses parents se moquaient de ce qui leur arrivait.

Puis ce fut le noir !

« Haut les mains ! »

Les trois mots résonnèrent dans le bureau de Poste pour venir heurter les oreilles de Mercedes. Jamais la guichetière, à deux ans de la retraite, n'aurait imaginé voir débouler un homme habillé tout de noir, portant un blouson de cuir, cagoulé et armé, comme on en rencontre dans les téléfilms policiers. Dans son petit village, elle se croyait à l'abri des braquages que ses collègues évoquaient parfois lors des regroupements régionaux. À cet instant, elle maudit ses responsables qui n'avaient jamais prévu une telle éventualité.

Mercédès repensa à une amie qui lui avait raconté une attaque similaire. Dans un élan incontrôlé, cette femme avait alors tenu tête au gangster en hurlant plus fort que lui et en affirmant que les petites Postes n'avaient pas beaucoup d'argent. Dépité, l'homme était alors reparti, bredouille.

Mais Mercedes n'avait pas autant d'aplomb. Si l'agresseur l'avait voulu, elle l'aurait même laissé emporter sa chaise ou les petits gâteaux au chocolat qu'elle cachait dans le tiroir gauche de son bureau.

— La caisse ! Et vite !

Mercédès pensa ensuite à son mari et à la dispute qu'ils venaient d'avoir avant son départ pour le travail. Ils se querellaient souvent pour des broutilles : des restes de

nourriture qu'il ne fallait pas gâcher, le rangement des papiers administratifs dans deux enveloppes, alors qu'une seule aurait suffi, le fait de garder des stylos qui n'écrivaient plus... pour un rien, ils se chamaillaient. Pourtant, il n'y avait rien de méchant dans leurs accrochages qui ne nécessitaient d'ailleurs aucune réconciliation. Son mari n'était qu'un vieux bougon dont l'occupation principale était de reprendre sa femme dans ses activités quotidiennes. Et ce matin, c'était peut-être la dernière fois qu'ils s'étaient disputés.

— Putain ! Elle vient cette caisse !

Le braqueur énervé par les rêveries de la guichetière cria si fort que Mercedes répondit à son cri par un hurlement qui aurait fait fuir n'importe quel petit branquignol. Mais l'homme en noir pointa son arme en direction de l'employée. Mercedes loucha sur le canon, s'écroula sur sa chaise et s'évanouit.

— Merde, qu'est-ce que je fais maintenant ?

Le braqueur avait choisi cette Poste par prudence. Il pensait qu'un petit bureau éviterait des désagréments tels que l'affluence de clients et d'employés difficiles à gérer, l'existence d'un système de sécurité ou l'intervention rapide des forces de police.

Il préparait son attaque depuis quelques jours déjà. Il avait repéré que la guichetière ouvrait le bureau vers quatorze heures trente, mais que les premiers clients n'arrivaient jamais avant quinze heures, ce qui lui laissait donc une demi-heure pour entrer, retirer l'argent et repartir. Trente minutes. « Largement suffisant ! » Mais il n'avait pas imaginé l'émotivité de l'employée effondrée à présent sur sa chaise.

D'un bond, il sauta par-dessus le guichet et lâcha le sac de cuir, qu'il serait dans sa main gauche depuis son entrée, sur le comptoir et gifla la guichetière. Un aller-retour et Mercedes s'éveillèrent, en s'agitant.

— Qu'est-ce que... Ah !... Mais... vous...

— Tais-toi et aboule le fric ! lui cria le braqueur d'une voix grave à peine déformée par la cagoule.

— Quel argent ?

— L'argent de ta caisse ! Allez, magne-toi !

Mercédès prit sa tête entre ses mains comme pour s'aider à mieux comprendre la situation. L'empressement du braqueur ne faisait qu'augmenter sa propre nervosité. Et dire qu'elle avait toujours fui l'agitation ! Depuis son mariage, elle vivait tranquillement dans cette campagne, ne se rendant en ville que lorsque cela était réellement nécessaire, c'est-à-dire une ou deux fois par an. Elle quittait d'ailleurs rarement sa maison, sauf pour aller travailler et évitait soigneusement toutes les réunions ou les fêtes un peu trop bruyantes. Même son alimentation était simple. Elle n'ajoutait jamais d'épices, de produits exotiques, ni même de poivre. Une cuisine insipide, une vie fade, sans remous, sans vague, une mer calme, à tel point qu'elle n'avait jamais souhaité avoir d'enfant. Petits, ils étaient bruyants et envahissants, et plus ils grandissaient, plus ils remuaient, tombaient, saignaient, braillaient, puis il y avait les premières amours, les premières sorties, les premières cigarettes, puis la moto, le permis et la voiture... et les risques qu'ils deviennent des délinquants ! Bref, elle n'aspirait qu'à une vie calme.

Lorsque le braqueur la gifla à nouveau, elle était en train de se voir à la place de la mère du garçon qui la menaçait d'une arme.

— Réveille-toi maintenant ! Et donne-moi le fric, bordel !!!

Mais avant que la guichetière, déboussolée, ne se mette à chercher la clef qui ouvrait le tiroir de son bureau, un véhicule se gara sur le parking extérieur. Le braqueur sauta à nouveau par-dessus le guichet et fit signe à l'employée de la boucler, puis se précipita à la fenêtre et tira légèrement sur le store. Il vit deux personnes sortir d'une voiture : une femme et un garçon d'une dizaine d'années. Le braqueur pria pour qu'ils se rendent chez le dentiste dont le cabinet se trouvait juste à côté. Mais ils se dirigeaient déjà vers l'entrée.

— Fermez la porte ! Fermez la porte ! ordonna-t-il à la guichetière en agitant le bras de haut en bas.

— ...Peux pas... peux pas... d'ici..., articula alors Mercedes, levant ses mains tremblant d'impuissance.

Il fallait réagir vite. Tout laisser tomber et s'enfuir, ou bien poursuivre le cambriolage ? Certains auraient renoncé, mais lui n'avait pas le choix. Il devait mener à bien sa mission. Il avait promis de le faire !

D'une volte-face, il se dissimula derrière un panneau de bois où une affiche vantait la fête du cochon d'un village voisin et assurait les participants de la présence exceptionnelle d'une ancienne chanteuse à la mode.

À l'extérieur, l'enfant poussait de toutes ses forces la lourde porte métallique et laissa poliment sa grand-mère entrer la première. Madame Martin habitait le village et venait chaque vendredi retirer l'argent liquide nécessaire au week-end. Elle connaissait Mercedes depuis leur communion et fut surprise de découvrir son amie immobile, qui la fixait les yeux grands ouverts comme si elle avait vu un extra-terrestre. Madame Martin s'approcha tout de

même du guichet, sans se douter de ce qui se tramait derrière elle.

Le braqueur surgit de sa cachette, saisit le garçon en plaçant une main sur sa bouche pour l'empêcher de crier et pointa son arme sur sa tempe. L'enfant s'étouffa de stupeur, tandis que sa grand-mère se retournait, alertée par le bruit. Elle poussa un cri identique à celui de la guichetière quelques minutes auparavant. Mais elle, ne s'évanouit pas.

L'enfant, quant à lui, n'osait plus bouger, mais ne put s'empêcher de penser au moment de gloire qu'allait lui procurer cette aventure qu'il ne manquerait pas de raconter à ses copains d'école, dès la rentrée.

— Bon, maintenant, tu vides ta caisse dans le sac ou bien je descends le gosse !

Affolée, madame Martin serrait contre elle son sac à main, comme s'il s'agissait d'une valise en kevlar. Mercédes lui avait bien dit qu'elle était folle de garder son petit-fils, que cela lui causerait bien des ennuis, et madame Martin lui en voulait presque d'avoir eu raison. La guichetière en revanche semblait avoir retrouvé la pleine possession de ses moyens et n'eut plus en tête que la protection de son amie et du gamin. Elle ouvrit le tiroir de la caisse et déposa rapidement tous les billets qui s'y trouvaient dans le sac de cuir laissé sur le comptoir. Le butin était bien maigre, mais ce n'était pas la somme qui comptait.

Le braqueur lui ordonna de refermer le sac et de le jeter jusqu'à lui. La guichetière obtempéra et le lança si maladroitement qu'il retomba à plusieurs mètres sur sa droite, près de la porte d'entrée. L'homme poussa alors violemment l'enfant qui se raccrocha aux jambes de sa grand-mère, la renversant dans sa chute, puis s'empara du sac et

quitta en hâte le bureau de Poste. Il grimpa dans sa voiture, balança l'argent sur le siège passager et démarra en trombe, laissant derrière lui deux femmes et un enfant consternés.

Raphaël retira enfin sa cagoule qu'il utilisa pour essuyer la sueur qui ruisselait sur son visage. Il jeta un bref coup d'œil dans le rétroviseur et se recoiffa grossièrement, puis poussa un long soupir. Il se sentait un autre homme, plus fort, plus sûr de lui, certain que rien ni personne ne pouvait lui résister. L'excitation lui était bénéfique.

Il pilota rapidement la voiture volée quelques heures auparavant, évitant la nationale qui risquait d'être surveillée si la guichetière avait alerté les autorités. Il ne lui restait plus qu'à se débarrasser du véhicule et personne ne pourrait plus remonter jusqu'à lui.

Les premiers immeubles annonçaient à présent la ville. Les rues étaient désertes, vidées par la chaleur particulièrement tenace de ce début d'après-midi. Raphaël roula plus calmement jusqu'au centre-ville où il laissa la voiture sur un parking peu fréquenté, près de la gare. Avant de sortir du véhicule, il retira son blouson noir et le glissa dans le sac, avec la cagoule et le revolver, recouvrant ainsi les quelques liasses de billets qu'il avait récupérées. Puis il se dirigea à pied vers la rue de la Tour Boileau où il se savait attendu.

Il ne vivait à Troyes que depuis six mois, depuis son arrivée d'Afrique. Pourtant, il n'avait pas eu de mal à quitter son pays natal. Une seule phrase avait suffi pour qu'il plaque tout et prenne le premier vol pour la France. Certes, Troyes offrait moins de distractions que la capitale, mais cela lui était égal.

Raphaël s'arrêta devant une immense porte. Il composa le code d'entrée sur un pavé numérique et l'un des battants s'ouvrit sur une splendide bâtisse entourée de jardins luxuriants. Après avoir remonté l'allée qui longeait un petit étang, il pénétra dans la maison.

— Je suis rentré ! Tu es là ?

Sans précipitation, une ravissante jeune femme aux longs cheveux noirs comme l'ébène descendit l'escalier. Elle s'approcha de lui et demanda simplement : « Alors ? ». Raphaël tendit le sac vers elle. La jeune femme s'en empara et, sans même en vérifier le contenu, le jeta derrière elle, avant de l'embrasser fougueusement.

